

La ceinture anti gravité

*

Nous étions encore sept dans la petite pièce annexe du restaurant, aux environs de minuit. Les autres étaient déjà partis.

L'autoritaire Hubert, les mâchoires ordinairement serrées pour confirmer des ordres secs, avait le menton qui pendait et sa bouche s'ouvrait en grand sur ses cinq dents en or, en guise d'exclamation muette.

Anatole le pédagogue, la chemise constellée de taches de vinaigrette, nœud papillon de travers et cheveux en bataille, dodelinait d'un pied sur l'autre en équilibre instable, les biceps contractés pour mimer la scène et les paupières papillonnant pour chasser la sueur et dissiper le flou de sa vision.

Le timide et pointilleux Patrice, assis sur la banquette, mains à plat sur le bois rassurant de la grande table en

chêne devant trois bouteilles de vin vides, lançait des regards furtifs vers chacun d'entre nous, pour nous prendre à témoin et demander confirmation.

Gaspard le philosophe, radieux, triomphait devant ce qui lui apparaissait comme la preuve incontestable de la validité de sa théorie concernant l'influence croissante de l'esprit sur la matière vivante, qu'il nous avait trop longuement exposée pendant le repas.

Francis le cartésien, incrédule, auscultant les murs de la pièce sous tous les angles, cherchait à découvrir l'installation mécanique ou le dispositif de projection d'image susceptible d'expliquer rationnellement le phénomène.

J'étais, comme eux, interdit et silencieux. Nous formions une sorte de cercle autour de Michel sur sa chaise.

Lorsqu'il avait commencé à élever ses jambes en l'air, main droite à plat sur le coussin du siège et main gauche agrippée à la barre supérieure du dossier, nous avons laissé échapper un chœur de rires tonitruants devant le spectacle des clés de voiture, coupe ongle et pièces de monnaie qui dégouлинаient de ses poches ; les pans de la veste recouvraient sa tête, la cravate à fleurs pendait sur son nez, et la plantureuse bosse de son ventre rond, d'habitude confortablement installée en bouée sur les hanches, gonflait sa poitrine.

Ces excitations intempestives de nos zygomatiques avaient fait place à de curieuses grimaces, quand Michel, en un discret soupir d'aise, avait tendu sa colonne vertébrale et ses jambes jusqu'à la pointe des pieds avec la précision d'un gymnaste, lâché le coussin pour placer son bras droit à l'équerre, et s'était doucement élevé par une simple et lente tension de son bras gauche, pour finir par se tenir parfaitement vertical, tête en bas, sans un tremblement, à l'aplomb du dossier de sa chaise.

Nous avons cessé de respirer.

Il s'était laissé retomber, et la descente m'avait semblé trop lente, sans que je sache vraiment si le mouvement lui-même était ralenti, ou bien si mon appréhension du temps avait changé, à l'égal de cet instant fugitif où l'on comprend que l'accident de voiture est inévitable, mais pendant lequel on trouve le loisir de tracer tous les scénarios possibles sur la manière dont cet accident va se produire. Je devais sans doute m'attendre à un choc énorme. Mais les souliers vernis de Michel avaient rejoint le parquet mosaïque en un frottis imperceptible, tout en souplesse et délicatesse.

La mine réjouie, les joues à peine rosies par l'afflux du sang, Michel avait commandé une dernière bouteille de Champagne. Son pari était gagné.